

## CARTES LUNAIRES PEU CONNUES

---

### II. CLAUDE MELLAN (1634-35).

(avec planche hors texte).

Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque royale de Bruxelles conserve, dans ses collections, deux planches se rapportant à la Lune, gravées par Claude Mellan.

La première, qui mesure environ  $24,5 \times 21,2$  cm. (au trait carré), représente la pleine Lune. On lit, au bas de la planche: « *Phasium Lunæ Icones quos Anno Salutis 1634 & 1635 pingebat ac sculp. Aquis Sextijs Claud. Mellan Gall' præsentibus ac flagitantib' Illustrib' viris Gassendo et Peyreschio* ».

Cette inscription, comme on peut s'en rendre compte, n'est pas simplement l'explication de l'image de la Lune qu'elle accompagne: c'est un titre qui annonce toute une série de planches, du même graveur, consacrées aux différents aspects qu'affecte notre satellite au cours de son déplacement mensuel, et exécutées en 1634 et 1635.

Le *Catalogue raisonné de l'œuvre de Claude Mellan d'Abbeville*, par M. Anatole de Montaiglon (1), signale et décrit, en effet, trois planches d'une telle série. Outre le n° 376 du catalogue, qui se rapporte à la figure de la pleine Lune que nous venons de mentionner, les deux numéros suivants nous font connaître deux autres planches, qu'a données le graveur d'Abbeville, celles de la *Lune croissante* et de la *Lune décroissante*.

De cette suite de trois planches, le Cabinet des Estampes ne possède que la pleine Lune, déjà citée, et la *Lune décroissante*, du catalogue de Montaiglon.

Ce dernier document mesure environ  $17,5 \times 23,4$  cm. (au trait carré) et porte, au bas, ce titre gravé: « *Cl. Mellan Gal. ping. et sculp. Phasis Aquis Sextijs An. 1635 Octob. 7a claro adhuc crepusculo in occasû usqz* » (2).

---

(1) ABBEVILLE, 1856.

(2) Cette planche représente, à notre avis, le premier quartier plutôt que la Lune décroissante: c'est la moitié occidentale du disque qui est éclairée.



Carte de la Lune, gravée par Cl. Mellan.

Les deux planches du Cabinet des Estampes dont nous parlons ici donnent à notre satellite, son orientation naturelle ; elles nous montrent le disque lunaire tel qu'on l'aperçoit à l'œil nu. Ceci n'exclut nullement, d'ailleurs, que la gravure n'ait été exécutée d'après des observations faites au moyen de la lunette.

Dans les deux figures de la Lune, le disque mesure, comme nous l'avons dit, 20 cm. de diamètre, ce qui permet d'y placer un nombre assez grand de détails topographiques. Dans l'image de la pleine Lune, le *Pic de Tycho*, par exemple, est nettement reconnaissable, vers le bas de la planche, tandis que, sur les deux planches, le *Mare Crisium* se profile très distinctement, non loin du bord de droite. Dans la région voisine du terminateur, la ligne de démarcation, entre l'ombre et la lumière, est très irrégulière et l'impression qui en résulte est bien celle d'un relief très accusé du sol lunaire.

On retrouve, en un mot, dans nos deux cartes, une distribution des grandes taches dont est parsemé le disque lunaire, aussi clairement indiquée que pouvaient le faire les images de la Lune exécutées à cette époque. A ce point de vue, on peut constater que Mellan est arrivé à nous donner, par une technique assez curieuse (qui caractérise d'ailleurs toute sa production de graveur), une idée somme toute remarquablement exacte de la topographie lunaire.

Nous avons devant les yeux, une véritable carte de la Lune telle qu'elle pouvait exister au XVII<sup>e</sup> siècle ; cette carte se présente même plus favorablement que certains documents analogues datant de la même époque.

C'est bien de cette façon que les figures lunaires, gravées par Claude Mellan ont été appréciées par les astronomes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Voici, par exemple, le jugement que porte sur ces documents, l'illustre J.-C. Houzeau : « *Ces figures sont fort bonnes et sont demeurées en réputation jusqu'à la fin du siècle dernier. Mais elles sont d'une rareté extrême* » (1).

Examinons d'un peu plus près nos deux planches. Au premier abord, la technique, utilisée par l'artiste, se révèle assez spéciale et même inattendue ; elle nous dérouté quelque peu.

Cela tient à ce que Claude Mellan est un buriniste qui n'emploie que la hachure grande ou « taillée », autrement dit, la

---

(1) *Vade-mecum*, n° 2337.

« taille » pour la désigner par le terme technique; ces tailles, il ne les recroise pas; c'est là sa conception du travail du burin.

Examinées à très courte distance, les deux planches lunaires de Mellan nous apparaissent comme entièrement recouvertes de traits de burin à peu près parallèles, qui, du bord gauche de la planche aboutissent au côté opposé, sans présenter aucune interruption, en aucun point de leur parcours. D'autre part, on n'y trouve pas les divers « objets » de la topographie lunaire (mers, pics, cirques, etc.) délimités par des traits qui en préciseraient les contours.

C'est là, répétons-le, une des tendances de la gravure de cette époque (influencée par Rubens); le burin abandonne le dessin des contours, pour devenir un art des tons et des nuances, art comparable à la peinture.

C'est conformément à ces principes, et grâce à cette technique, que Mellan a gravé ses cartes de la Lune. Pour fixer sur ces cartes la position relative des dits « objets » ou « accidents » du sol lunaire, notre graveur n'a compté que sur l'épaisseur plus ou moins grande de ses traits de burin parallèles, de ses « tailles » dont nous parlions, il y a un instant. Chacune de ses « tailles », très mince et déliée à certaines places, s'élargit et s'approfondit énormément en d'autres points; c'est, finalement, la distribution habile de ces *pleins* et de ces *déliés* (*taille en teinte*, des modernes) qui, à une certaine distance, produit sur notre œil l'illusion d'objets différents, juxtaposés les uns aux autres, et, finalement, l'impression, assez nette, d'un véritable relief.

C'est pendant son séjour en Italie que Claude Mellan (1) adopta ce procédé, qui était nouveau dans la technique de la gravure.

Dans l'histoire de l'art, cette manière est désignée sous la dénomination de *gravure à une seule taille* ou à *taille simple* — par opposition à la méthode utilisée, généralement, jusqu'alors, dite des *tailles croisées*.

Finalement le graveur d'Abbeville « en vint à employer de préférence ce procédé, dont la nouveauté faisait sensation »; à force d'habileté, de virtuosité dans son métier, « il en arriva à

---

(1) Dessinateur, peintre et graveur français (Abbeville, 1598. — Paris, 1688).

de véritables tours de force, tels que sa *Sainte-Face...*, qu'il exécuta d'un trait de burin » (1).

Revenons maintenant au texte du *Vade-mecum* de Houzeau, relatif aux images de la Lune qui nous occupent; nous constaterons immédiatement qu'aux trois noms de personnages qui se trouvent gravés sur les planches de Mellan un nouveau nom vient s'ajouter: celui de Salvat.

« En 1634, écrit Houzeau, « à la demande de Peiresc, Salvat » entreprit la gravure des phases, d'après un plan plus développé. Ces dessins furent bientôt continués et menés à bonne fin par Mellan » (2).

L'excellent et scrupuleux bibliographe de l'Astronomie nous indique la source à laquelle il conviendra que nous allions puiser pour nous documenter sur l'histoire de ces cartes lunaires: la vie de Peiresc, publiée par Gassendi, en 1641 (3).

Nicolas-Claude-Fabri de Peiresc (4) a occupé une place très importante dans l'histoire de la science et de la culture générale, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce conseiller au Parlement de Provence s'est intéressé activement à tous les domaines des connaissances humaines. Il doit être considéré comme l'un des types les plus parfaits de l'humaniste: archéologue et naturaliste, épigraphiste et collectionneur passionné, il a entretenu une

---

(1) BÉNÉZIT, E. *Dictionnaire critique et documentaire des peintres....* Paris, s. d., t. III, p. 245. — BELLIER DE LA CHAVIGNERIE, E. *Dictionnaire général des artistes de l'École française.* Paris, t. III, 1885, p. 67. — *La Sainte-Face* (ou voile de sainte Véronique) date de 1649; cette pièce constitue le chef-d'œuvre du genre; le trait de burin unique, tantôt plein ou glonflé, tantôt délié ou aminci selon les besoins du modèle, s'y déroule imperturbablement à travers toute la planche, en une spirale unique! On y lit cette inscription caractéristique: « *Formatur unicus una — non alter* ».

(2) *Loc. c.*, p. 556.

(3) *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc senatoris Aquisextiensis Vita, per PETRUM GASSENDUM, præpositum Ecclesiæ Diniensis. Parisiis, sumpt. Seb. Cramoisy.* MDCXLI.

La Bibliothèque royale possède un bel exemplaire de cet ouvrage, qui a appartenu jadis à Philibert de la Marc (dont les armoiries ornent les *plats*), et plus tard à Ch. van Hulthem. De ce dernier, il a l'*ex-libris*. — Quant à la petite fiche qui y est collée (portant des autographes de C. Major et de Ch. van Hulthem), elle a été enlevée à un autre exemplaire, ayant appartenu à G. Gevartius, d'Anvers — et qui n'appartient plus à la Bibliothèque royale, depuis 1861.

(4) Belgensier (Var), 1580 — Aix, 1637.

correspondance suivie avec presque tous les personnages en vue de son époque. Nous ne citerons ici, à titre d'exemple, que Galilée, P.-P. Rubens et C. Clusius.

Dans le voyage, assez court, qu'il fit dans les Pays-Bas, en 1606, il rencontra, à Bruxelles, le fameux architecte W. Cobergher; il connut, en Hollande, le naturaliste-voyageur Paludanus; il rendit visite, à Leyde, à notre compatriote Charles de l'Escluse, plus qu'octogénaire, à qui il avait, jadis, envoyé des plantes et des graines de Provence; à Anvers, il fit la connaissance du fameux G. Gevartius, greffier de la cité.

P. Bayle a appelé Peiresc le « Procureur général de la République des Lettres » (1).

Mais le savant Provençal ne se borna pas à jouer un rôle d'animateur infatigable, il fut aussi un mécène, toujours prêt à venir en aide aux chercheurs. C'est en cette qualité qu'il intervint, entre autres, auprès de Gassendi et auprès de Mellan.

Le nom du philosophe Pierre Gassendi (2) est, sans doute, plus familier aux astronomes que celui de son collaborateur et protecteur Peiresc: Gassendi est, en effet, l'auteur de plusieurs travaux consacrés à l'astronomie, parmi lesquels figurent des biographies d'astronomes célèbres; il s'est occupé, personnellement, d'astronomie pratique et principalement d'observations d'éclipses.

Ouvrons donc l'ouvrage de Gassendi, que Houzeau nous indique et tâchons d'en extraire les renseignements qu'il peut nous donner au sujet des cartes lunaires de Mellan (3).

En 1610, Peiresc apprend, par un de ses correspondants, que Galilée vient de découvrir, au moyen du *télescope*, les quatre satellites de Jupiter et qu'il a décoré ces astres nouveaux du nom d'astres des Médicis.

C'est, on le sait, au cours de l'année précédente (1609) que J. Metius avait trouvé, par hasard, le principe de la lunette astronomique. Peu de temps auparavant, le Napolitain J.-B. Porta avait publié des observations analogues, qu'il avait

---

(1) « Je dirai seulement que jamais homme ne rendit plus de services à la République des Lettres que celui-ci. Il en était pour ainsi dire le Procureur général ». (*Dictionn. hist. et critiq.*, 3<sup>e</sup> édit.; Rotterdam, t. III, 1720; 2216.)

(2) Champtercier (Basses-Alpes), 1592 — Paris, 1655.

(3) GASSENDI, *l. c.*, p. 128-130.

faites. C'est en se basant sur des renseignements de ce genre — peu précis — que Galilée était parvenu à réaliser, par ses propres moyens, sa première lunette et à utiliser immédiatement cet instrument, avec le succès que l'on sait.

Au reçu de ces nouvelles, Peiresc se met aussitôt en campagne pour se procurer, lui aussi, la lunette en question: il écrit, dans ce but, et en Italie et en Hollande et à Paris; c'est, finalement, de cette ville que son frère lui fait parvenir *quarante verres télescopiques* (1).

Mais, lorsque ceux-ci arrivent à destination, Peiresc avait déjà eu le temps d'organiser, chez lui, un observatoire et de préparer l'observation, dans de bonnes conditions, des *astres Médicéens*. Il vit, enfin, pour la première fois, en novembre 1610, les satellites que Galilée avait aperçus et signalés tout au début de mars de cette même année.

En même temps, Peiresc avait eu soin de s'enquérir des observations faites par Képler et d'autres astronomes, afin de se trouver prêt à les comparer entre elles, et à pouvoir en tirer des conclusions.

Complétant ensuite, sur un point secondaire, la belle découverte de Galilée, Peiresc veut donner à chacun des astres nouveaux, un nom spécial: respectant le nom général d'astres Médicéens imposé à ceux-ci par le grand Pisan, il choisit ses noms à lui dans cette même famille illustre et, en bon Français, il réserve aux deux plus importants satellites joviens, les noms de Catherine et de Marie, en l'honneur de deux reines de France.

Une autre question continuait à préoccuper Peiresc: l'invention même du nouvel instrument. Afin d'être renseigné exactement sur ce point d'histoire, il s'adresse, à Amsterdam, à l'éditeur-cartographe bien connu J. Hondius (2), à qui il demande le nom de l'inventeur et celui de la ville où avait été trouvé le premier *télescope* (3).

ALBERT TIBERGHEN.

(A suivre).

---

(1) *Loc. c.*, p. 130: « *vitra telescopica* ».

(2) Originaire de la Flandre.

(3) En 1614, un botaniste de Tournai, le chanoine van de Winche, lui envoya le portrait de J. Metius (*GASSENDI, l. c.*, p. 150).